



VIDÉOFORMES 2013

COMPTE RENDU DES TABLES RONDES

21/22/23 mars 2013

Rencontres publiques sur les cultures numériques

C'est à la Maison du Peuple de Clermont-Ferrand que se sont déroulées les trois tables rondes proposées dans le cadre du festival Vidéoformes 2013.

L'objectif de ces rencontres autour des arts et cultures numériques ? Débattre de leurs enjeux en termes d'innovations artistiques, de modes de production et de conditions de création, mais aussi d'enjeux sociétaux. Les participants invités à témoigner de leurs expériences ont permis d'apporter un éclairage sur ces enjeux et d'en faire entrevoir des perspectives.

Présences de l'art : que veut dire être « frontaliers » des sciences ?

Table ronde du jeudi 21 mars 2013

Une hybridation de plus en plus étroite entre art et science, recherche et art... devient de plus en plus prégnante. Comment rendre compte, comment « partager » cette expérience du sensible, ce qui demeure souvent du domaine de l'invisible, de l'impalpable ? Comment l'art contemporain, à l'aide des outils de son temps, peut mettre en forme le monde dans lequel nous vivons ? Comment être engagé dans les technologies sans être « phagocyté » par elles ? Exemple des interventions des arts numériques dans l'espace public et dans la ligne de recherche des universités et des écoles.

Gabriel Soucheyre, directeur de Vidéoformes, ouvre la première des trois tables rondes proposées dans le cadre du festival 2013. Il informe aussitôt l'assistance de l'absence de l'artiste italienne Giuliana Cunéaz (qui devait intervenir aujourd'hui) malheureusement retardée sur le trajet.

Gabriel Soucheyre donne ensuite la parole à Elise Aspard, modératrice de l'ensemble des tables rondes organisées sur les trois matinées.

Elise Aspard est docteur en Histoire de l'art, « spécialisée, pour ne pas dire focalisée, dans les arts médias », précise-t-elle. Le sujet de sa thèse, qui était : « art et intelligence artificielle », est au cœur du débat puisque la réflexion porte aujourd'hui sur les présences de l'art dans leur hybridation avec la science et la recherche.

Les quatre participants vont témoigner de leurs expériences « frontalières » et feront apparaître les questionnements et les réflexions qui peuvent surgir dès lors que s'associent les termes « art » et « science », « recherche » et « art ». Peut-on considérer l'artiste comme un chercheur de haut niveau ? L'intrusion de l'artiste peut-elle élargir les limites de la science et de la recherche ? L'artiste fait-il partie de la construction sociale ? Elise Aspard propose d'en débattre.

Elise Aspard invite Eric Agbessi à débiter et propose que Pierre David intervienne ensuite. Un lien uni leurs témoignages car un partenariat est en place entre le laboratoire Communication et Solidarité, dirigé par Eric Agbessi et l'artiste. De leurs réflexions, qui se rejoignent en certains carrefours, et qui sont à l'œuvre dans leurs recherches et leurs productions respectives, a pu s'établir ce partenariat.

Eric Agbessi, directeur de l'UFR Langues Appliquées Commerce et Communication de l'Université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand, va exposer son activité et le travail qu'accomplit le laboratoire Communication et Solidarité de l'UFR.

Eric Agbessi se présente ainsi : « Je suis civilisationniste, spécialiste de la communauté afro-américaine et de l'état de cette communauté dans la société. Je me suis intéressé à la façon dont les expressions sont utilisées pour qualifier cette communauté. J'ai constaté que le terme qui revient inlassablement, c'est noir.»

Les notions de danger et de transgression ont toujours été associées au noir.

Ces réflexions autour de la couleur noire sont au cœur de ses activités de chercheur au sein du groupe « Communication et Solidarité ». Sous sa direction, le laboratoire Communication et Solidarité a produit un ouvrage collectif : « Le Noir, couleur dangereuse ou transgressive ? », en deux tomes. Inscrit dans la problématique du groupe de recherche, ce projet collectif aspire à comprendre de quelle façon se construit le lien social dans les sociétés pluriculturelles contemporaines à partir du noir, couleur du sensible.

Le tome trois, « La couleur noire, une obscure clarté », qui s'inscrit dans le prolongement des deux premiers, amène des réflexions portant sur la perception de la couleur noire vécue par des acteurs issus de milieux très différents, artistiques, littéraires ou universitaires. Il s'agit de tendre à éclairer la façon dont chacun vit la différence entre ce qui se conçoit collectivement et la réalité pratique d'un quotidien qui en est parfois éloigné. Ces réflexions s'inscrivent dans la problématique d'un « vivre ensemble », au croisement de l'artistique, du civilisationnel et du communicationnel.

Eric Agbessi estime qu'il convient de travailler dans la transversalité (art, science, histoire, communication...).

Le quatrième tome est en cours et ambitionne de répondre à la question suivante : comment art et recherche pourraient-ils élaborer un projet commun et qu'elles pourraient en être les conséquences sur le plan scientifique ?

Pierre David est engagé à nous faire part à son tour de sa démarche. Plasticien, il vient des arts appliqués et est également directeur d'une résidence d'artistes.

En 2009, il a exposé au Museu de Arte Moderna de Salvador de Bahia, au Brésil, une œuvre intitulée « Nuancier ». Exposition réalisée avec la participation d'une partie de la population locale, une population presque totalement métissée. Il a sollicité les employés du musée pour travailler sur ce projet. Quarante photos ont été prises (en collaboration avec un photographe). A partir de ces photos, une partie de la peau du dos des modèles a été utilisée. Pierre David a fait ensuite appel à une entreprise de peinture pour trouver une formule chimique qui permette de restituer la couleur de la peau des gens. L'entreprise a réalisé une peinture avec laquelle Pierre David a fait repeindre les murs du musée. Il existe quarante pots de peinture contenant la couleur de la peau des modèles. La photo du modèle à partir duquel la couleur a été créée est présente sur chaque pot de peinture exposé dans le musée. Le nuancier est commercialisé mais pas les photos des modèles, évidemment ! En 2011, Pierre David a produit une nouvelle exposition « Nuancier » au Musée du Nouveau Monde, à La Rochelle.

Les propos de Pierre David sont illustrés par des projections de photos de ses différentes expositions autour du « Nuancier », thème que Pierre David n'a de cesse de décliner. « Avec ce Nuancier, il y a aussi l'idée de la classification ainsi que la question du corps et de la contrainte du corps. Avec cette couleur noire, ce projet parle aussi du racisme », complète Pierre David.

La pertinence du partenariat entre Eric Agbessi et Pierre David apparaît ainsi de façon évidente par l'intérêt commun dont témoignent leurs réflexions à l'endroit de la couleur de la peau et de la couleur noire. Le projet est en cours d'élaboration. Ils réfléchissent à une production artistique autour du noir, du noir dans l'espace public.

« Ce qui m'intéresse, c'est de produire des œuvres à partir d'un corpus de population. Je produis sur commande et in situ », ajoute Pierre David.

Pierre David explique qu'il a envie de faire des portraits de femmes voilées. Ce qui l'intéresse n'est pas de savoir pourquoi elles sont voilées mais de savoir pourquoi elles accepteraient de poser.

Pierre David et Eric Agbessi en sont là de ce projet.

« Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre ce qu'est l'affirmation identitaire. Comment le visible et l'invisible se créent-ils ? Comment se crée le lien entre art et recherche avec ce projet ? L'UFR LACC souhaite que cette interrogation s'applique dans le champ de la recherche », termine Eric Agbessi.

Elise Aspard se tourne ensuite vers **Jérôme Saint-Clair et Antoine Bonnet alias Kik**, deux artistes numériques du Graffiti Research Lab France. Ils proposent des interventions dans l'espace public pendant toute la durée du festival avec un dispositif de transformation des SMS en tags, créé spécialement pour Vidéoformes 2013 : **Tag E.U.L.E.** (Electronic Universal Language Expression) **SMS**, qui permet au public d'envoyer des messages SMS qui sont transformés en graffitis mouvants, projetés par un vidéoprojecteur sur le paysage urbain. Avec le « Graffiti Markup Language » dit GML, langage opensource qui enregistre les tracés en mouvement, le graffiti a sa bombe numérique.

Le Graffiti Research Lab (GRL) se rattache au laboratoire « ouvert » de la fondation Eyebeam (le Eyebeam Openlab) qui développe des outils technologiques destinés à redessiner et réinvestir de manière créative l'espace urbain, transposant ainsi l'esprit open source dans le monde des arts de la rue. Fondé en avril 2011, le GRL France (branche française du Graffiti Research Lab) est un collectif d'artistes, designers, graphistes, graffeurs, techniciens et théoriciens ayant pour mission de créer des outils open source venant étendre ou documenter la pratique du graffiti et du hacking urbain.

« La frontière entre art et technologie semblait non poreuse et pourtant, l'art interroge la technique », souligne Elise Aspard.

Antoine Bonnet alias Kik fait partie de la Brigade Neurale, est un partisan du « Do it yourself » et a rejoint le Graffiti Research Lab France. La Brigade Neurale est un collectif de musiciens qui agit aussi dans le développement de la culture « Do It Yourself ».

Antoine Bonnet travaille sur la synthèse vocale, les voix robotiques, il corrompt le signal vidéo, il détourne les sons de jouets d'enfants... Il fait en sorte de limiter les circuits électroniques à leur plus simple forme. « Je ne fais pas que de l'électronique. Ma formation initiale, c'est comptable. J'anime aussi des workshops, je m'intéresse au Street art et au Light Painting », précise-t-il.

Jérôme Saint-Clair intervient à son tour et souligne la variété des compétences et des projets qui existent au sein du GRL.

Les membres du GRL développent des formats de fichiers qui permettent de redessiner les graffitis en version numérique ainsi que des logiciels de représentations 3D... Ces réalisations trouvent diverses applications.

Ce propos est illustré par une vidéo présentant un projet que développe le GRL : afin de permettre à un graffeur paralysé de pouvoir redessiner, le GRL a créé un logiciel qui capte la position de sa pupille et lui permet de dessiner avec les mouvements de son œil.

Baisser les coûts des matériaux liés à l'électronique, permettre que la haute technologie devienne accessible au plus grand nombre font partie des buts poursuivis par les membres du GRL.

Le GRL a également développé l'imprimante à tags : le Near Tag Quality (NTQ), qui fonctionne avec des bombes de peinture.

« Les outils d'aujourd'hui pour les vandales de demain », conclut Jérôme Saint-Clair qui introduit ainsi l'idée de transgression.

« Le statut de l'artiste est en mutation », atteste Elise Aspard à l'issue de ces interventions.

Qui plus est, le constat général est que la contrainte technique se noue forcément à la création artistique et qu'il y a tout un travail à faire autour de la question du dialogue entre artiste et technicien.

Il résulte, notamment, de ces témoignages que les notions d'hybridation et de collaboration ne revêtent pas le même sens pour tout le monde. Si le terme « frontaliers » s'illustre et s'éprouve dans les expériences de tous les participants, il se met en œuvre de façons très différentes pour chacun.

La frontière entre l'artiste et le technicien est mouvante.

Pour certains, elle est très perméable (le GRL), pour d'autres (Pierre David), il y a une frontière réelle entre art et science, preuve en est qu'il dit lui-même qu'il y a des choses qu'il ne sait pas faire et pour lesquelles il doit faire appel à des collaborateurs.

La discussion est ouverte à la salle.

« Qu'en est-il de la science dans son rapport à la révolution numérique et à la question du transhumanisme ? L'artiste ne va-t-il pas plus vite que la science ? » interroge un jeune homme.

« Le terme artiste pose de plus en plus question. Peut-on réduire l'art à un média ? La machine peut-elle devenir l'égal de l'homme ? Ce sont des questions d'actualité ! Avec le rapprochement entre art et science, art et technologie, il y a bien émergence de l'idée d'une hybridation entre les artistes et les chercheurs. Des résidences d'artistes dans des laboratoires de recherche, cela existe mais cela reste difficile. On aurait pourtant sans doute tous à gagner au métissage », soutient Elise Aspard.

Une jeune femme dans l'assistance : « En France, tout est très cloisonné et cela rend les choses très difficiles. »

« Il y a une nécessité de perméabilité des secteurs et des disciplines », estime Pierre David.

« Il y a une volonté réelle de détruire les cloisonnements », affirme Eric Agbessi.

Elise Aspard clôt la table ronde par cette assertion : « La richesse vient du mélange des genres. »

Résidences d'artistes : dispositifs de création, de médiation et d'action culturelle...

Table ronde du vendredi 22 mars 2013

De nombreuses invitations d'artistes, de collaborations heureuses (ou pas ?) ont été entreprises sur le territoire de l'Auvergne. Ces dernières allient à la fois une volonté d'ancrage dans la région et une ouverture sur le monde extérieur pleine de promesses, d'une certaine hardiesse à bousculer les habitudes. Quels en sont les enjeux, les intérêts, les ressorts pour les artistes, les publics (élèves, étudiants notamment), les acteurs sociaux-culturels, les collectivités territoriales...? Qu'apporte cette mutualisation des savoirs, des connaissances ? Quels moyens se donne-t-on (soutien à la création) ?

Gabriel Soucheyre souhaite la bienvenue à l'assemblée et introduit la thématique de cette seconde table ronde : « qu'est-ce qu'une résidence d'artiste ? »

Elise Aspard, modératrice de cette rencontre, présente ensuite les participants du jour : Kika Nicoleta (artiste en résidence au lycée George-Sand d'Yssingaux), Françoise Alibert (professeur d'arts plastiques au lycée Ambroise-Brugière de Clermont-Ferrand), Brigitte Liabeuf (Conseillère musées et arts plastiques à la DRAC d'Auvergne), David Blasco (artiste en résidence à Vidéoformes). Ils apporteront tour à tour, dans leur domaine respectif, un témoignage sur le dispositif de la résidence d'artiste et l'expérience qu'ils peuvent en avoir.

Kika Nicoleta est la première à prendre la parole : « Je suis une artiste brésilienne et j'habite en Suisse. Je suis en résidence dans un lycée agricole à Yssingaux. C'est ma dixième résidence. Je travaille essentiellement avec la vidéo et sur la réalisation d'installations », se présente-t-elle.

Kika Nicoleta est déjà venue à Vidéoformes. Elle est également là cette année avec un film, présenté la veille, qui est en compétition pour le prix Vidéoformes 2013.

« La résidence est devenue pour moi une façon de vivre. Chaque institution est différente et chaque résidence l'est aussi. Mon travail repose beaucoup sur les rapports humains et les questions d'identité », continue-t-elle. Elle estime fondamental que les résidences fournissent les supports nécessaires aux artistes.

Des textes qui nourrissent et illustrent la réflexion de Kika sur les résidences d'artistes sont projetés. En voici un extrait : « La pensée de la Relation exalte une pensée de l'errance. Celle-ci contrevient à l'idée d'enracinement dans un lieu unique. Elle exige mobilité, extension et désentravement par rapport à un centre exclusif. »

(Ines Moatamri, « Poétique de la Relation » Amina Saïd et Édouard Glissant.)

Kika Nicoleta poursuit son propos : « la résidence a quelque chose d'angoissant car on ne sait jamais ce qu'il va se passer. Mais c'est aussi une situation très créatrice. » Elle a été en résidence dans de nombreux pays (Corée, Allemagne, France, Canada, Singapour...).

« Avec les résidences, il y a l'idée de réseau qui se crée et c'est essentiel », assure-t-elle.

Dans le cadre de sa résidence en lycée agricole, c'est la première fois qu'elle est amenée à travailler avec des élèves. Elle accomplit un travail autour du portrait et de l'autportrait avec eux. « J'ai toujours peur que mon projet

ne fonctionne pas ; une résidence, c'est toujours un défi. Ce qui m'intéresse, c'est d'essayer d'établir un dialogue interculturel », assure-t-elle.

« Lors des résidences, les gens sont souvent timides, cela peut être difficile et compliqué de les faire participer », explique-t-elle.

Une vidéo réalisée par Kika Nicolela, dans laquelle elle a confié la caméra à des participants et leur a demandé de la filmer, est alors projetée. Il est question, avec ce film, du portrait de ceux que l'on ne voit pas à l'image ; des stéréotypes culturels ; du rapport entre la personne qui regarde et celle qui est regardée. Ces questions sont au cœur de la recherche de Kika Nicolela.

« Ce qui apparaît intéressant dans la résidence, c'est l'échange, ainsi que la question du regard porté sur l'artiste qui peut apparaître grâce à l'intimité qui se crée dans ce cadre », résume Elise Aspord.

« Après cette expérience de la résidence vécue du côté de l'artiste, nous allons maintenant l'appréhender du côté du lieu d'accueil avec le témoignage de **Françoise Alibert** », propose Elise Aspord. Comment se passe une résidence d'artiste en lycée ? Françoise Alibert va faire part d'une expérience en cours : l'accueil de l'artiste chilien Enrique Ramirez.

« C'est la première résidence que j'accueille. C'est un projet mis en place par le lycée pour célébrer le centenaire d'Ambroise Brugière qui est à l'origine de cette résidence. Le lycée a souhaité que soit réalisée une œuvre commémorative célébrant les valeurs qui ont été portées par Ambroise Brugière. Médecin, résistant, homme politique, fervent défenseur d'un idéal social juste et en faveur de l'éducation », explique Françoise Alibert.

Pour réaliser ce projet, il fallait donc trouver quelqu'un qui s'intéresse à ce sujet. Une rencontre a eu lieu avec Gabriel Soucheyre qui a conseillé et guidé l'équipe du lycée dans ses démarches.

Le lycée a bénéficié de financements de la DRAC Auvergne et le projet a pu se mettre en place.

L'artiste qui a été sélectionné pour cette résidence, Enrique Ramirez, est en résidence « Devoir de mémoire / Ambroise Brugière » au lycée Ambroise-Brugière.

Huit semaines d'interventions dans le lycée doivent être effectuées par Enrique Ramirez dans le cadre de cette résidence (qu'il accomplit en discontinu).

« Pour sensibiliser les élèves aux fondements de sa démarche, Enrique leur a montré son film Brises pour la réalisation duquel il a dû se battre des mois pour être autorisé à filmer à l'intérieur du Palais Présidentiel du Chili. Son combat a été d'obtenir cette autorisation », relate Françoise Alibert.

Brises est un film où la caméra traverse le Palais Présidentiel (La Moneda). Ce film travaille principalement sur la mémoire d'un lieu qui fut le scénario du Coup d'État et du retour à la démocratie, ce lieu qui a été le berceau des tragédies et des joies de tout un peuple.

Pour Enrique Ramirez, cette mémoire, cette histoire, il ne faut pas l'oublier.

Ainsi, « les idéaux et les valeurs de justice et d'humanisme portés par Ambroise Brugière ont évidemment résonné chez Enrique », relate Françoise Alibert.

Il a beaucoup travaillé sur la question de la mémoire avec les élèves. Enrique a notamment installé, dans le lycée, des « affichettes » à la disposition de tous, avec cette inscription : « Que demanderais-tu à la mémoire ? » et un espace blanc pour la réponse. Françoise Alibert précise qu'Enrique Ramirez est très attentif aux propositions des élèves et à leur insertion dans son œuvre propre.

Le vernissage de fin de résidence est prévu le 18 avril 2013 (date de la commémoration de la naissance d'Ambroise Brugière).

Elise Aspord invite **Brigitte Liabeuf** à faire part de la manière dont le ministère de la Culture prend en compte la résidence d'artiste.

Brigitte Liabeuf représente la parole officielle de la DRAC.

« Ce dispositif de résidences d'artistes est beaucoup accompagné par les DRAC. C'est un dispositif souple, léger, ouvert. Il révèle une grande variété », annonce-t-elle.

Il y a de nombreuses résidences en France.

Brigitte Liabeuf indique qu'un guide intitulé « 196 résidences en France » a été édité par le CNAAP (Centre National des Arts Plastiques). Ce guide est consultable sur Internet.

En 2012, treize résidences (six en milieu scolaire, sept dans des lieux dédiés à l'art contemporain) ont eu lieu en Auvergne.

La définition de la résidence d'artiste donnée par le ministère de la Culture fait apparaître trois types de résidences :

- la résidence de création ou d'expérimentation (il en existe peu) ; pour ce type de résidence, la DRAC offre à l'artiste un logement et un espace de travail ainsi qu'une bourse de création et parfois, en plus, de médiation ; on demande en général à l'artiste deux tiers de création et un tiers de médiation ;

- la résidence de diffusion territoriale (elle s'inscrit dans une stratégie de développement local et c'est là qu'interviennent les temps de médiation) ; la résidence territoriale en établissement scolaire est liée à un projet pédagogique ;

- la résidence-association (la demande vient d'une association qui est « le porteur » du projet).

Une résidence réussie, ajoute Brigitte Liabeuf, c'est « un croisement véritable entre le projet de l'artiste et l'envie de la structure, l'existence d'une synergie entre les deux ».

Pour les structures d'accueil, leur objectif est de favoriser et de soutenir la création ; leur attente est la rencontre entre la population et l'artiste.

Brigitte Liabeuf estime que la résidence c'est d'abord un temps de création et qu'on ne peut pas tout demander à un artiste. Elle conclut en citant l'artiste Julien Celdran à partir d'un texte qu'il a écrit à propos de la résidence d'artiste : « être en résidence, c'est éprouver le choc du réel. »

David Blasco (artiste en résidence à Vidéoformes).

Il expose à la Chapelle de l'hôpital général : installations produites dans le cadre du programme de résidence d'artistes Vidéoformes 2012/2013, avec le soutien de la DRAC d'Auvergne, création réalisée avec le concours de Clermont Communauté dans le cadre de sa politique de création.

« J'expose à Vidéoformes en ce moment. Ce qui constitue l'objet final de ma résidence. Celle-ci a consisté en un temps de création, de recherche et de préparation à une exposition », explique David Blasco. « Cela n'a pas été facile, mais on m'a laissé le temps », ajoute-t-il.

David Blasco a été accueilli par Brigitte Liabeuf et par Gabriel Soucheyre. Il a bénéficié d'une bourse de création de Clermont Communauté pour produire des pièces et construire l'exposition.

La chance de faire partie d'une résidence Vidéoformes, aux yeux de David Blasco, c'est que les artistes profitent du réseau. C'est l'un des intérêts des résidences de se construire un réseau au-delà de son territoire et de son pays. Certains artistes désirent rester sur leur territoire, David Blasco, lui, souhaite pouvoir aller d'un endroit à un autre et estime que, avec cette ligne de mire, le réseau des résidences est fondamental. Avoir la sensation de déracinement ; remettre son travail en cause en se confrontant à des lieux différents, des rencontres variées, c'est-à-dire, aussi, avoir des contraintes : tout ceci est capital pour lui. Cet espace-temps que représente la résidence d'artiste lui a beaucoup apporté et a représenté une expérience importante pour lui.

La parole est alors donnée à la salle afin de poursuivre cet échange.

Une jeune femme fait remarquer qu'il est difficile d'accéder à des résidences car il y a de nombreux critères de sélection (liés à l'âge, à l'expérience). Elle dit que cela représente beaucoup de travail de faire les dossiers et que ce sont souvent les mêmes artistes que l'on retrouve en résidence.

Brigitte Liabeuf lui répond : « Il est vrai que cela rassure les petites collectivités de prendre en résidence des artistes qui ont déjà eu cette expérience. Cela est vrai qu'une résidence appelle une autre résidence. Il est vrai aussi que les dossiers sont lourds à monter pour l'artiste et je constate que l'artiste se retrouve parfois à faire des dossiers où la médiation tient davantage de place que le projet artistique, ce que je trouve curieux. »

La table ronde touche à sa fin et Elise Aspard la conclut en ouvrant sur la question des financements privés, avec des entreprises, qui sont aussi à prendre en considération. Cela tend à se développer en France. Brigitte Liabeuf confirme que des partenariats avec le secteur privé commencent à s'établir. « La question de la recherche de financements est au cœur des problématiques de l'artiste », achève Elise Aspard.

Arts numériques et innovation économique et sociale : la communauté inter-être

Table ronde du samedi 23 mars 2013

Quels sont les impacts des pratiques numériques sur nos rapports sociaux et les modes de production (économiques, artistiques...) ? Le monde politique se retrouve dans une impasse sociale. Quels sont les nouveaux modèles économiques à mettre en place ? Ne parle-t-on pas de plus en plus d'industries créatives, d'Amap culturelle... Comment refonder le lien social à travers la création ? Dans le social, comme dans l'art, la force vient du nombre, de la communauté. Quels sont les enjeux de la co-création (web 2.0), du co-working créatif et solidaire ? Du co-mécénat (projet ulule, Auvergne) ?

Gabriel Soucheyre annonce que cette dernière table ronde se propose d'aborder les arts numériques dans leur rapport avec l'innovation économique et sociale.

Elise Aspard présente les quatre participants : Mathieu Coste (co-fondateur de « chez nous », société de service dans le secteur de l'art de vivre et du bien-être, sud d'Issoire), Daniel Duhautbout (Président de Catopsys), Brigitte Nivet (Enseignant chercheur en Management & Gestion des Ressources Humaines, FBS Clermont / ex-ESC), Emmanuelle Perrone (co-fondatrice d'Epicentre).

« Face à l'impasse générale actuelle, toutes les innovations économiques et sociales sont importantes », assure Elise Aspard.

La parole est donnée à **Mathieu Coste**. La société « Chez nous » vient tout juste de s'installer. Mathieu la définit comme une coopérative de biens communs. C'est une conciergerie. L'idée est de considérer chaque quartier comme un village. Il s'agit de créer un écosystème d'organisation autour de la valorisation du patrimoine immobilier. « Le but est d'aider les gens à habiter joyeusement le monde actuel ; cultiver le bien-vivre et le bien-être ensemble malgré tout », déclare Mathieu Coste.

« J'aime redéfinir l'économie comme la science des échanges », proclame-t-il.

« L'idée est de développer des matrices de richesses. Quelqu'un qui n'a pas d'argent n'est pas quelqu'un de pauvre, mais quelqu'un qui a d'autres richesses que l'on ne sait pas voir », poursuit-il.

« La société peut-elle continuer à fonctionner comme elle le fait ? », pointe-t-il.

Mathieu Coste développe sa pensée : « Pour gérer ou développer le bien commun, il existe une notion, c'est celle de confiance. Aujourd'hui, on vit dans une société qui joue sur nos peurs, ce qui crée un poids qui nous empêche "d'être", d'où la notion d'inter-être qui est à explorer. L'interdépendance est évidente entre les gens. »

Avec « Chez nous », il s'agit aussi de mettre la démocratie en pratique. « La démocratie est un monde à construire », rappelle-t-il.

Aujourd'hui, l'artiste est au cœur du système économique.

« Le futur ressemblera à notre capacité à rêver. Dans un monde qui fait de cette révolution numérique un nouveau marché à saisir, il faut se réapproprier les choses, faire une place à la créativité dans le lien social », affirme-t-il.

Les trois piliers de « Chez nous » sont : accueillir, observer et agir.

C'est au tour de **Daniel Duhautbout** d'intervenir. Président de Catopsys (jeune start-up créée depuis peu), il propose un rapprochement entre art et industrie.

Catopsys est une entreprise implantée en Auvergne qui travaille sur l'immersion d'une image à 360°.

Cette solution de visualisation immersive à 360° se justifie pour toutes les applications qui nécessitent que l'utilisateur soit immergé dans les données, dans l'univers projeté.

Ses domaines d'application vont des bateaux industriels aux laboratoires de recherche, en passant par l'événementiel, l'art, le design, etc.

Amateur d'art, Daniel Duhautbout a travaillé longtemps chez IBM, donc dans la technologie. Puis, il a pénétré peu à peu le monde du marché de l'art, a été organisateur d'événements et en est arrivé à la création de Catopsys.

« Deux phénomènes ont considérablement bouleversé les choses : la globalisation de l'économie et le développement d'Internet », situe-t-il. Comment trouver de nouveaux modèles économiques pour que l'art soit plus présent dans la société ? Daniel Duhautbout part de l'univers de l'entreprise pour trouver des solutions à l'intégration des artistes.

Son but est de faire une place aux artistes au sein de cette société. D'après lui, les arts numériques représentent une opportunité pour intégrer davantage les artistes à la construction de la société.

« Les arts numériques constituent une association de plusieurs arts. Ce qui oblige les artistes à travailler ensemble et à aller chercher ailleurs des compétences dont ils ont besoin (des ingénieurs par exemple). Les arts numériques poussent les artistes à aller vers d'autres ressources, d'autres centres, à travailler en équipe », déclare Daniel Duhautbout. Par l'intermédiaire des arts numériques, les artistes représentent de véritables ressources dans les entreprises et dans les communautés. Les arts numériques amènent l'innovation au cœur de la stratégie des entreprises et des communautés.

La présence d'un artiste dans l'équipe d'une entreprise va obliger à un nouveau regard.

« On assiste toutefois à des frictions car les industriels ne voient pas toujours l'intérêt de faire appel à des personnes qui décalent leurs vues », relève Elise Asporid.

Brigitte Nivet est invitée à prendre la parole. Enseignante et chercheuse en Management et Gestion des Ressources Humaines à l'école de commerce de Clermont-Ferrand, elle est « focalisée » sur l'innovation sociale. Elle signale que l'école est en pleine mutation. Elle va nous faire part des réflexions qui l'occupent.

La définition de l'innovation sociale reste très ouverte. « C'est une solution ou une réponse nouvelle à une situation sociale jugée insatisfaisante. »

« Le problème aujourd'hui, déplore-t-elle, c'est que beaucoup de chercheurs sont très conformes aux modèles établis ; or, un chercheur se doit d'être un agitateur, de remettre en question les situations, de bousculer les choses, d'avoir un regard critique. »

Que dire de la situation actuelle dans le monde du travail ? Le pacte social a été totalement déstabilisé par l'arrivée des contrats à durée déterminée, des contrats de travail temporaire... Le système fait en sorte d'avoir des employés dociles qui acceptent les règles. Là aussi on joue sur des peurs. Or, il est sain et nécessaire d'entendre la critique. De plus, à la précarisation de l'employé s'ajoute le problème de l'évaluation et du contrôle. On est dans des logiques de pouvoir. L'intelligence collective et la coopération ne peuvent pas se mettre en pratique, il n'y a plus de confiance.

« Comment vont agir les pratiques numériques dans ce contexte ? Quel est leur impact ? » interroge Brigitte Nivet. Actuellement, il y a prédominance d'un discours promotionnel sur les Technologies d'Information et de Communication (TIC) qui sont considérées comme une avancée et un mieux-être évidents. Nous sommes pris dans ce discours et il est difficile de le remettre en cause.

Pourtant, des problématiques liées aux TIC apparaissent. On assiste à une augmentation du temps de travail, à la raréfaction des lieux de travail, à un problème de séparation entre vie professionnelle et vie privée. En outre, la technologie sert aussi à contrôler, à évaluer les employés. Et puis, ceux (de plus en plus rares) qui ne sont pas « connectés » se retrouvent en fracture sociale, isolés.

La rencontre est-elle possible entre art et management ? Pour Brigitte Nivet, des solutions existent, notamment dans le secteur de l'économie sociale et solidaire ; dans le fait de repenser la notion de pouvoir et en redonnant la place à la parole, à la subjectivité. « On dit que le management n'est pas une science mais un art : il est nécessaire de se reconnecter à nos sensations, de retrouver la notion de plaisir, d'altérité dans le travail, de réintroduire la notion de beauté », conclut-elle.

Elise Aspard invite **Emmanuelle Perrone** (co-fondatrice avec Clémentine Auburtin d'Epicentre) à poursuivre l'échange.

Epicentre est membre du cluster Le Damier. Un partenariat entre Le Damier et Auvergne TIC est en place. Epicentre en est le projet phare.

Il s'agit d'un lieu pluridisciplinaire avec un travail sur la création et un travail sur le territoire.

« La culture peut favoriser l'échange social et l'économie. C'est pourquoi le projet d'Epicentre est d'établir un lien entre entreprise, art et recherche », énonce Emmanuelle Perrone.

Le projet est né du constat d'un manque flagrant d'espaces pluridisciplinaires et transdisciplinaires en Auvergne. Epicentre est un espace de coworking. « La démarche date de 2005 et vient du fait que de nombreuses personnes qui travaillent à domicile à partir du numérique se retrouvent isolées et ont besoin de recréer du lien social », explique Emmanuelle Perrone. Il s'agit de sortir de l'isolement, de mutualiser les ressources, de partager et faire émerger des projets, de favoriser l'échange.

C'est une opération immobilière pour permettre à des gens de travailler ensemble. Créer un espace où arts, sciences et technologies contribuent à faire avancer des projets créatifs et solidaires. Il s'agit d'une manière différente d'envisager la relation professionnelle et sociale grâce à laquelle les notions de communauté et d'inter-être émergent. Ce lieu s'adresse aux travailleurs indépendants, aux créateurs d'entreprises, aux entreprises, aux étudiants, chercheurs et universitaires, aux artistes... Un espace qui se veut propice à l'émergence d'idées et à l'innovation sociale. Pour ce faire, le projet s'appuie sur le décroisement entre les métiers et la mise en commun des réseaux, des moyens, des compétences de ces acteurs, dans des processus activement collaboratifs.

Pour le moment, la communauté est réelle mais il n'existe pas de lieu.

« On crée un écosystème avec ce projet. Parfois, on ne sait pas du tout où on va et c'est cela qui est bien », conclut Emmanuelle Perrone.

Epicentre est actuellement en cours de négociation d'obtention d'un espace.

A travers ces différents témoignages, Elise Aspard constate que la notion de communauté fonctionne mais déplore cette réalité : « En France, on demande d'abord qu'il y ait productivité avant de soutenir le projet, il faut d'abord avoir fait ses preuves. C'est un sacré problème ! »

La discussion est ouverte à la salle.

« Ce qui est important c'est la notion d'écosystème, de trouver un équilibre et de rendre la coopération possible. Mais tous les acteurs ne me semblent pas prêts à cela ! Que vous inspire cette réflexion ? » s'enquiert un jeune homme.

« Je personnalise en effet beaucoup Catopsys, mais il est évident qu'une entreprise ne peut exister que si les personnes travaillent ensemble, si la notion d'équipe émerge », précise Daniel Duhautbout.

« L'objectif de Chez nous est de tendre à se rapprocher du bio-mimétisme. Nous avons un modèle formidable, c'est la

nature. Dans la nature, la coopération est évidente. Repenser les choses à la racine me paraît plus judicieux que de simplement mettre un pansement », affirme Mathieu Coste.

« Pour innover il est indispensable de faire se rencontrer des personnes qui ont des visions du monde très différentes. Il faudrait que chacun accepte cette confrontation », ajoute Brigitte Nivet.

« Pourtant, dans les faits, cette rencontre a bien du mal à avoir lieu », déplore Elise Aspard.

Un homme intervient à son tour : « le terme innovation est très présent dans vos propos. S'agit-il de rendre le système meilleur ou de le remettre en cause ? » D'après lui, l'émergence de ces projets est le signe de l'échec de l'état. Il s'interroge aussi sur la menace de la standardisation. « Une contradiction n'est-elle pas présente dans vos propos ? S'agit-il de trouver de nouvelles solutions pour maximiser, optimiser le système ou des solutions pour le combattre ? » interroge-t-il.

« Nous sommes dans une logique difficile. L'emprise du financier est telle qu'il est excessivement compliqué de faire bouger les choses, mais il faut essayer quand même ; et faire en sorte de transmettre autre chose que le formatage aux générations à venir », déclare Brigitte Nivet.

« Des modes de gouvernance alternatifs se développent peu à peu et c'est le signe de l'impasse actuelle », ajoute Emmanuelle Perrone.

« L'entreprise doit créer des projets et l'artiste doit venir y apporter son regard. Il faut faire se retrouver ces différents partenaires », achève Daniel Duhautbout.

Elise Aspard conclut cette dernière table ronde en saluant le nouveau projet pédagogique de l'école de commerce de Clermont : faire entrer les Humanités dans les enseignements de l'école.

Le festival Vidéoformes a été, cette année encore, fidèle à l'idéal du métissage, de la mise en œuvre de projets collaboratifs, interdisciplinaires, transdisciplinaires qu'il poursuit depuis de nombreuses années.

Un public nombreux a assisté à ces tables rondes et a participé activement aux discussions. Ces questions suscitent donc l'intérêt et l'attention d'un grand nombre, ce qui démontre qu'il s'agit-là de véritables débats de société.

A suivre...